

24 images

24 iMAGES

25 courts métrages de fiction Courts et bons à la fois...

Marcel Jean

Numéro 156, mars-avril 2012

Les 200 films québécois qu'il faut avoir vus

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66739ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Jean, M. (2012). 25 courts métrages de fiction : courts et bons à la fois.... *24 images*, (156), 31-35.

25 COURTS MÉTRAGES DE FICTION

COURTS ET BONS À LA FOIS...

par Marcel Jean

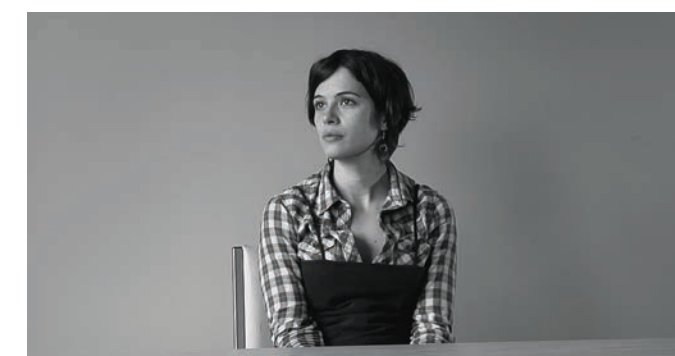
Le court métrage de fiction est en quelque sorte le parent pauvre de la production cinématographique au Québec, une sorte de passage obligé qu'empruntent les cinéastes avant de passer aux « choses sérieuses », c'est-à-dire au long métrage de fiction. Ainsi, historiquement, les institutions ont plutôt mal soutenu cette forme cinématographique, à l'exception notable des programmes destinés à la relève, qui encouragent les jeunes cinéastes à faire leurs classes en réalisant de courts films. Sans compter que les chaînes de télévision n'assument aucune responsabilité financière quant à cette production.

Rares sont donc les cinéastes qui ont réalisé plus de deux ou trois courts métrages de fiction avant d'abandonner cette forme cinématographique. Robert Morin est de ceux-là, dans son œuvre de vidéaste, largement constituée de bandes de courte durée. Voilà qui explique que Morin soit le seul réalisateur à voir plus d'un de ses titres dans cette liste : *Ma vie c'est pour le restant de mes jours* et *Le voleur vit en enfer* représentent deux courants dans sa filmographie, le premier caractérisé par le travail du cinéaste avec des acteurs non professionnels, le deuxième étant constitué de fictions reposant sur des dispositifs intégrant des éléments documentaires.

L'énumération des cinéastes présents dans notre liste compte quantité de gros noms : Don Owen, André Brassard, André Forcier, Paul Tana, Paule Baillargeon, Gilles Carle, Pierre Falardeau, Jean-Claude Lauzon, François Girard, Denis Villeneuve, etc. Dans la plupart des cas il s'agit d'œuvres de jeunesse. Deux exceptions : Gilles Carle qui signe *L'âge de la machine* alors qu'il est depuis longtemps un cinéaste reconnu, et Denis Villeneuve qui profite des moyens mis à sa disposition par Phoebe Greenberg pour réaliser le luxueux *Next Floor*. D'autres auraient pu se joindre à la liste et ont été victimes des dernières coupes : Bernard Devlin dont *L'héritage* (1959) met en cause le mythe de l'hospitalité rurale, ou encore Jean Beaudin qui a réalisé avec *Cher Théo* (1975) son film le plus convaincant.

Dans l'histoire de l'affirmation francophone à l'ONF, un film, *L'homme aux oiseaux* (1952) de Bernard Devlin et Jean Palardy, occupe une place particulière : en son temps, sa production avait été jugée trop chère pour un film destiné au public francophone et ce n'est qu'au prix de luttes farouches menées à l'intérieur de l'ONF que sa production fut complétée. Après réflexion, nous avons pourtant écarté cette comédie sans véritable ressort, dont la notoriété tient davantage aux événements qui ont entouré sa production qu'à ses qualités intrinsèques.

Si les décennies 1980 et 1990 sont généralement considérées avec circonspection par les observateurs, une analyse approfondie du corpus nous a forcés à constater que la production de courts métrages de qualité y avait été équivalente, voire supérieure, à celle de la décennie 1970, alors que l'accès à la réalisation de longs métrages était plus facile, en particulier pour les jeunes cinéastes. Ainsi, nous avons dû laisser de côté des œuvres extrêmement valables comme *Robert N.* (1980) de Pierre Goupil, *Le toasteur*



Piwi (1981) de Jean-Claude Lauzon et *Sophie Lavoie* (2010) d'Anne Émond

(1983) de Michel Bouchard, *Comme hier matin* (1987) d'André Turpin, *Across the Street* (1988) d'Arto Paragamian, *On a marché sur la lune* (1990) de Johanne Prigent et *Les sauf-conduits* (1991) de Manon Briand.

Seule la décennie 2000, vitaminée par la création du Conseil des arts et des lettres du Québec, le développement du programme Jeunes créateurs de la SODEC et l'arrivée des technologies numériques se distingue des précédentes. Ce qui fait que la profusion de courts métrages de qualité produits au cours des dernières années nous a obligés à faire des choix difficiles, pour finalement laisser de côté Anne Émond (*Sophie Lavoie*, 2010), Albéric Aurtenèche (*M'ouvrir*, 2010), Guy Édoin (*Les eaux mortes*, 2006), David Uloth (*The First Day of My Life*, 2005), Samer Najari (*La neige cache l'ombre des figuiers*, 2009) et quelques autres. À ce jeu cruel, Jeremy Peter Allen (*Requiem contre un plafond*, 2001) a été le dernier sacrifié. ■

COURTS MÉTRAGES

LA DAME AUX CAMÉLIAS, LA VRAIE

DE GRATIEN GÉLINAS
(1942)



Il est toujours étonnant de revoir ce film à la fraîcheur presque intacte, au charme désarmant. Une comédie se jouant à la fois des poncifs sur le « p'tit Canadien français », tout en dénonçant avec fougue son aliénation culturelle et économique, en établissant une sorte de *nonsense* à la québécoise. Cela aura permis à cette œuvre d'ignorer le passage du temps. C'est aussi la première réalisation de Gratién Gélinas qui adaptait, en le parodiant joyeusement, le roman d'Alexandre Dumas fils, tout en immortalisant au cinéma son personnage de Fridolin qui venait de lui assurer un succès phénoménal sur les scènes de Québec tout entier. – Fabrice Montal

LES ABOITEAUX

DE ROGER BLAIS
(1955)



En Acadie, un vieil homme essaie de convaincre ses voisins de mieux entretenir les aboiteaux et les levées, ce système de digues et d'écluses permettant de

protéger des marées les terres cultivables situées en bordure de mer. Personne ne l'écoute et on frôle la catastrophe.

Sympathique mise en scène réalisée avec les paysans locaux, *Les aboiteaux*, s'il souffre du jeu artificiel des interprètes, s'inscrit dans la foulée du célèbre *Farbique ou les Quatre saisons*, du Français Georges Rouquier. En ce sens, le film est exemplaire des méthodes d'avant le cinéma direct, alors qu'on demandait aux paysans de se comporter comme des acteurs. Roger Blais n'en est d'ailleurs pas à sa première expérience du genre, lui qui avait adopté cette approche dès *De père en fils*, en 1951. Comme souvent chez ce cinéaste, l'approche est résolument didactique. – Marcel Jean

NOTES FOR A FILM ABOUT DONNA AND GAIL

DE DON OWEN
(1966)



Donna est une jeune femme désœuvrée d'origine modeste qui s'invente un passé. Nouvellement employée dans une manufacture de vêtements, elle y fait la rencontre de Gail, qui fait aussitôt preuve d'un comportement protecteur. Les deux femmes se lient d'amitié, au point de partager une chambre. Rapidement, elles deviennent inséparables, de sorte que lorsque Donna est congédiée, Gail décide de quitter elle aussi son emploi. Mais leurs différences ressurgissent et les deux femmes se séparent.

Ce moyen métrage de Don Owen se distingue d'abord par son récit fragmenté, qui prend la forme d'une suite de

tableaux montrant quelques épisodes de la vie de deux jeunes femmes, d'après les informations recueillies par le narrateur. Ainsi, la séquence de la rencontre avec deux garçons dans une automobile est présentée à deux reprises, les points de vue sur les événements survenus ce soir-là divergeant. Owen s'impose avec ce film comme l'un des réalisateurs importants du jeune cinéma québécois, ce que viendra confirmer *The Ernie Game* l'année suivante. Jackie Burroughs, dans le rôle de Gail, illumine le film de sa présence tonifiante. – Marcel Jean

FRANÇOISE DUROCHER, WAITRESS

D'ANDRÉ BRASSARD
(1972)

148

Le tandem Tremblay-Brassard. Une adaptation qui retient non seulement la verve des textes de Michel Tremblay, mais aussi les caractéristiques formelles de son théâtre.

NIGHT CAP

D'ANDRÉ FORCIER
(1974)

148

Du grand Forcier première manière! Entre le réalisme et le grotesque, un conte de Noël d'une incroyable cruauté.

DEUX CONTES DE LA RUE BERRI 1. PAULINE

DE PAUL TANA
(1975)



Dans la foulée du Forcier de *L'eau chaude l'eau froide*, Paul Tana qui deviendra le cinéaste des Italiens de Montréal (*Caffè*

Italia Montréal) et qui plus largement donnera une voix aux immigrants, fait ses premières armes avec deux contes urbains et contemporains résolument ancrés dans la réalité du petit peuple montréalais. Dans le premier, Pauline, propriétaire d'un magasin «de variétés», muette des suites d'une opération et son frère, être simple à qui une grande complicité l'unit, sont dépeints avec une tendresse, une délicatesse et une poésie tout à fait remarquables. Ils traversent la vie sans se plaindre, pourtant prompts à prendre peur et à se réfugier dans leur imaginaire pour échapper à leur vie médiocre. Il y a ici des figures empruntées à l'expressionnisme allemand ou encore à la littérature européenne (la sœur et le beau-frère font penser aux Thénardier de V. Hugo). Et surtout il y a l'interprétation inoubliable que donnent Hélène Loiselle et Gabriel Arcand à ces deux êtres maltraités par la vie. – Philippe Gajan

ANASTASIE OH MA CHÉRIE

DE PAULE BAILLARGEON
(1977)



Coll. Cinéma-thèque québécoise

Le premier court métrage de Paule Baillargeon impose d'emblée une voie unique, surprenante: celle d'un féminisme très personnel, sans dogmatisme, qui fait appel à l'humour et à la caricature, qui explore les zones troubles de l'aliénation et de la folie avec un sens poétique assuré. Un territoire que Baillargeon et sa complice Frédérique Collin exploreront

de nouveau trois ans plus tard avec *La cuisine rouge*, ce film à certains égards bancal qui demeure toutefois l'une des expériences les plus intimement singulières du cinéma féministe. *Anastasia...* paraît donc un film plus compact, où la réalisatrice est plus en contrôle, plus à même de dresser la carte d'un paysage mental à l'espace trouble et mouvant (et émouvant). – Marcel Jean

L'ÂGE DE LA MACHINNE

DE GILLES CARLE
(1978)

C'est peut-être le film le plus parfait que Gilles Carle ait réalisé. Un diamant d'Abitibi! Superbement écrit, mis en scène avec simplicité, intelligence et précision.

MA VIE C'EST POUR LE RESTANT DE MES JOURS

DE ROBERT MORIN
ET LORRAINE DUFOUR
(1980)



Longtemps méconnue, cette antiquité de Morin a connu une nouvelle vie lorsque le Vidéographe l'a numérisée. Dans sa filmographie, il s'agit d'une des œuvres fondatrices de ce qu'il appelle ses «tapes existentiels». Quelque chose comme un grand film féministe. Une caméra intruse scrute une beuverie intense dans un bar perdu. Les tables croulent sous les grosses bières. Les cendriers sont pleins. Un danseur nu et une danseuse tout aussi dévêtue remuent leur chair fraîche sur la musique du juke-box. Mario, un rembourreur, décide spontanément d'intégrer son numéro de cascadeur à celui de la danseuse. L'alcool aidant, le spectacle dégénère rapidement en mini-orgie. Une fois le calme revenu, Mario voit sa

double carrière de «rembourrage et de cascadage» remise en question par sa conjointe qui lui reproche son égoïsme. Le drame éclate, le couple se déchire, les larmes fusent, pendant qu'en arrière-plan le danseur nu joue au moulin à vent avec son sexe flasque. – Fabrice Montal

ELVIS GRATTON

DE PIERRE FALARDEAU,
JULIEN POULIN
(1981)

Ce court métrage, c'est la naissance d'un mythe, ce qui n'est pas rien!

PIWI

DE JEAN-CLAUDE LAUZON
(1981)

La naissance cinématographique du météore Lauzon. Par le milieu qu'il décrit, par ses envolées poétiques qui surgissent du trivial, par le climat d'aliénation et de frustration sexuelle dans lequel baignent ses personnages, le film annonce *Léolo*.

LE VOLEUR VIT EN ENFER

DE ROBERT MORIN
(1984)

L'un des sommets de l'œuvre de Morin, qui met en place un dispositif singulier, entre fiction et documentaire, pour raconter l'indigence matérielle qui rend fou.

SORTIE 234

DE MICHEL LANGLOIS
(1988)

Le premier film, sensible et juste, de Michel Langlois révèle aussi Roy Dupuis et Élise Guilbault en tant qu'acteurs de cinéma.

LE FILM DE JUSTINE

DE JEANNE CRÉPEAU
(1989)

Justine, c'est Marie-Hélène Montpetit, l'actrice fétiche de Jeanne Crépeau, ici dans la peau d'une jeune femme en cure de désintoxication... d'amour. Second opus de la réalisatrice, son style unique, fait de «tous genres mêlés» (ce sont ses mots), d'humour et de gravité, y est déjà affirmé et identifiable. Un incontournable du cinéma indépendant québécois.

SUSPECT N° 1

DE FRANÇOIS GIRARD
(1989)



Girard est sans contredit la grande vedette des réalisateurs issus de la première vague de vidéoclips, au cours de la décennie 1980 (devant Érik Canuel et Gabriel Pelletier, qui ont connu de gros succès commerciaux). Avant de passer au long métrage, Girard s'est très vite affranchi de ces œuvres de commande pour signer des bandes vidéo plus ambitieuses, trouvant souvent son inspiration du côté du théâtre ou de la danse. *Suspect n° 1*, qui reprend les bases de l'intrigue du *Polygraphe* de Robert Lepage, s'inscrit dans cette foulée. Il s'agit d'une œuvre qui exploite habilement les possibilités vidéographiques pour créer l'illusion d'un seul plan, en misant sur un décor unique (un mur de brique qui occupe les deux tiers de l'écran) qui devient la scène de toutes les actions d'un récit policier allusif. Sans dialogue, porté par la musique d'Yves Chamberland, *Suspect n° 1* est donc une vidéo musicale d'auteur, un court métrage inclassable qui s'inscrit dans la recherche d'un langage original par le cinéaste. Si, aujourd'hui, une telle imagerie peut sembler datée, elle est tout de même extrêmement représentative des avancées technologiques de l'époque et se compare avec ce qui se faisait ailleurs dans le monde (voir à ce chapitre les travaux de Zbigniew Rybczynski et de Jean-Baptiste Mondino). – Marcel Jean

LOIN D'OU

DE MICHKA SAËL
(1989)



Coll. Cinéma québécois

Ce premier film de Michka Saël met à l'avant-plan les thèmes de l'identité et de l'immigration dans une forme singulière nourrie de cinéma d'avant-garde (on pense à Marguerite Duras, à Philippe Garrel et à quelques autres...) et de jazz métissé (la musique obsédante d'Abdullah Ibrahim qui vient rythmer le film et fait écho à la voix chaude de la narratrice). C'est l'arrivée d'une première génération de cinéastes sortis des études cinématographiques universitaires (Jeanne Crépeau, Manon Briand et Catherine Martin sont révélées à la même époque, Esther Valiquette suivra de peu), mais aussi l'affirmation de la présence, jusque-là discrète, d'un véritable cinéma de l'immigration qui vient nourrir un cinéma québécois encore plutôt monolithique, mis à part quelques exceptions notoires, comme le formidable *Journal inachevé* de Marilù Mallet. Que cette parole soit, de plus, celle d'une femme ajoute à son caractère exceptionnel. – Marcel Jean

PETITES CHRONIQUES

CANNIBALES

1. ROSALIE

DE PIERRE JUTRAS
(1966)



Perturbée par le départ soudain de son amant sénégalais, une jeune bibliothécaire québécoise sombre dans une dépression qui prend la forme d'une logorrhée intarissable. Entre deux séances de psychothérapie, elle livre son histoire à un chauffeur de taxi, à une prêtresse vaudou et aux déménageurs qui vident son appartement.

Pierre Jutras avait conçu un long métrage en trois parties racontant les histoires de trois personnages comme autant de métaphores de l'anthropophagie. Malheureusement, il ne tourna que la première histoire. Il s'agit d'une intense entreprise de collaboration avec une actrice, le film devant beaucoup au tempérament fiévreux de Guylaine Tremblay. On reconnaît la touche de Jutras à travers son approche stylisée et rigoureuse, ainsi qu'à son refus de soumettre sa mise en scène au réalisme. À signaler la présence obsédante, dans le montage, d'extraits de *Terres brûlées* (1934), documentaire du cinéaste belge Charles Dekeukeleire, ainsi que la troublante utilisation de la musique de Claude Vivier. – Marcel Jean

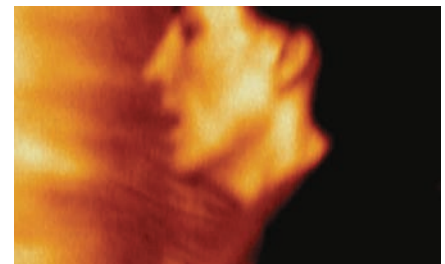
LES MOTS MAGIQUES

DE JEAN-MARC VALLÉE
(1997)

L'impossible dialogue entre un fils et son père qui vaut à Jean-Marc Vallée le Grand Prix à Clermont-Ferrand.

NOVEMBRE

DE NICOLAS ROY
(2001)



La mort plane sur le cinéma de Nicolas Roy, la mort et le mal, l'irréparable, qui rôde et façonne un hors-champ oppressant... En 2001, *Novembre* inaugurerait une décennie de courts métrages québécois particulièrement riche et féconde! Premier court métrage de ce cinéaste,

premier film d'une trilogie (que complétaient *Léo* en 2003 et *Petit dimanche* en 2006), trilogie de l'indicible comme l'avait nommée Fabrice Montal dans un numéro que *24 images* consacrait au court métrage québécois en 2007, *Novembre*, le plus expérimental de ses cinq courts métrages de fiction, est aussi le plus énigmatique dans le bon sens du terme. Un drame se joue sous nos yeux, une fille escorte sa mère dans une bien étrange ambulance, qui s'apparenterait plutôt à la charrette de la mort. Au plus près de leurs visages, la caméra laisse les circonstances du drame hors champ. Avec *Novembre*, le court métrage québécois quittait le Plateau-Mont-Royal, s'ouvrait aux technologies numériques et Nicolas Roy flirtait avec le conte fantastique style Maupassant. – Philippe Gajan

NOËL BLANK

DE JEAN-FRANÇOIS RIVARD (2003)

Au début des années 2000 se font remarquer quelques « courts-métragistes » à l'efficacité publicitaire, capables de

raconter rondement des histoires tantôt drôles, tantôt cruelles, toujours punchées. *Noël Blank* est le meilleur exemple de ce courant. Jean-François Rivard aura par la suite du succès à la télévision (*Les invincibles*), tout comme son collègue Jean-François Asselin (*François en série*), d'ailleurs.

LE ROUGE AU SOL

DE MAXIME GIROUX (2005)

Le film a attiré l'attention sur Maxime Giroux, avec son écriture de la raréfaction et son goût pour les hommes et les femmes sans qualités.

UNE CHAPELLE BLANCHE

DE SIMON LAVOIE (2005)

131

Un film hors format (c'est un moyen métrage) qui laisse entrevoir les possibilités de l'univers esthétique de Simon Lavoie.

DUST BOWL HA ! HA !

DE SÉBASTIEN PILOTE (2007)

152

La révélation d'un cinéaste aux préoccupations sociales autant que formelles, dont le premier long métrage a ensuite fait beaucoup de bruit.

NEXT FLOOR

DE DENIS VILLENEUVE (2008)

Un film opulent sur la surconsommation, une démarche discutable mais représentative du courant spectaculaire qui traverse la production de courts métrages.

MOKHTAR

DE HALIMA OUARDIRI (2010)

152

Une histoire marocaine – celle d'un garçon qui trouve un hibou blessé – tournée en arabe. Voici le cinéma québécois au XXI^e siècle, dans une ouverture au monde qui lui a longtemps été étrangère.



RSB PRODUCTION
CD / DVD / BLU-RAY

RSB VIRTUEL
PROMOTION / DÉCOUVERTES

RSB SERVICES
DESIGN / DISTRIBUTION INTÉGRÉE

RSBimedia.com

8400, Côte-de-Liesse, bureau 210

Ville Saint-Laurent, QC, Canada H4T 1G7

T 514 342-8511

F 514 342-0401

Sans frais 1 800 361-8153

info@rsbimedia.com

